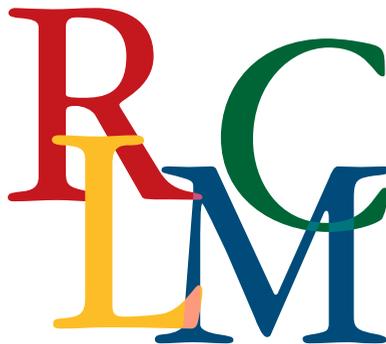


# Rivista di Letterature Moderne e Comparate e Storia delle arti

fondata da Carlo Pellegrini e Vittorio Santoli



## NORME E PREZZI DI ABBONAMENTO 2023

L'abbonamento di € 105 (Italia) e € 120 (Estero) è inteso per un anno e per quattro fascicoli trimestrali. Prezzo di ciascun fascicolo semplice: € 40 (Italia), (Estero).

### ***Abbonamenti***

Pacini Editore, Via Gherardesca  
Zona Industriale di Ospedaletto - 56121 Pisa  
Tel. 050/313011 Fax 050/3130300  
www.pacineditore.it info@pacineditore.it  
c.c. postale n. 10370567

*Gli abbonamenti si intendono rinnovati se non disdetti entro il 31 dicembre di ogni anno.*

### ***Avviso ai Collaboratori***

La rivista adotta una politica di revisione anonima da parte di lettori esterni.

Gli Autori sono pregati di inviare i loro contributi ad uno degli indirizzi mail del coordinamento redazionale o della direzione. I contributi pervenuti saranno sottoposti a doppia revisione cieca.

La Casa Editrice concederà gratuitamente ai collaboratori 1 esemplare del fascicolo e la versione in formato PDF.

La rivista è citata su Arts and Humanities Citation Index<sup>®</sup>, European Reference Index for the Humanities Plus, ISI Alerting Services e Current Contents<sup>®</sup>/Arts and Humanities, SCOPUS.

La rivista è consultabile on-line sul sito pacineditore.it

Le fotocopie per uso personale del lettore possono essere effettuate nei limiti del 15% di ciascun volume/fascicolo di periodico dietro pagamento alla SIAE del compenso previsto dall'art. 68, commi 4 e 5, della legge 22 aprile 1941 n. 633. Le riproduzioni effettuate per finalità di carattere professionale, economico o commerciale o comunque per uso diverso da quello personale possono essere effettuate a seguito di specifica autorizzazione rilasciata da AIDRO, Corso di Porta Romana n. 108, Milano 20122, e-mail segreteria@aidro.org sito web www.aidro.org.

I dati relativi agli abbonati sono trattati nel rispetto delle disposizioni contenute nel D.Lgs. del 30 giugno 2003 n. 196 a mezzo di elaboratori elettronici ad opera di soggetti appositamente incaricati. I dati sono utilizzati dall'editore per la spedizione della presente pubblicazione. Ai sensi dell'articolo 7 del D.Lgs. 196/2003, in qualsiasi momento è possibile consultare, modificare o cancellare i dati o opporsi al loro utilizzo scrivendo al Titolare del Trattamento:

Pacini Editore S.p.A. - Via A. Gherardesca 1 - 56121 Ospedaletto (Pisa)

Vol. LXXVI  
*nuova serie*

Fasc. 2  
luglio-settembre 2023

# Rivista di Letterature Moderne e Comparate e Storia delle arti

fondata da Carlo Pellegrini e Vittorio Santoli

RLC  
LM





# Rivista di Letterature moderne e comparate e Storia delle arti

## *Direzione*

Patrizio Collini  
Università di Firenze (patrizio.collini@unifi.it)

Claudio Pizzorusso  
Università di Napoli "Federico II" (claudio.pizzorusso@unina.it)

## *Comitato scientifico*

Silvia Bigliuzzi (Letteratura inglese, Università di Verona)  
Louise George Clubb (Letterature comparate, University of California at Berkeley)  
Claudia Corti (Letteratura inglese, Università di Firenze)  
Elena Del Panta (Letteratura francese, Università di Firenze)  
Michel Delon (Letteratura francese, Sorbonne Université)  
Carlo Ossola (Letterature moderne dell'Europa neolatina, Collège de France)  
Michela Landi (Letteratura francese, Università di Firenze)  
Ivanna Rosi (Letteratura francese, Università di Pisa)  
Helmut J. Schneider (Letteratura tedesca, Universität Bonn)  
Valerio Viviani (Letteratura inglese, Università della Tuscia)  
Salomé Vuelta García (Letteratura spagnola, Università di Firenze)

## *Coordinamento redazionale*

Barbara Innocenti (barbara.innocenti@unifi.it)  
Michela Landi (michela.landi@unifi.it)  
Claudio Pizzorusso (claudio.pizzorusso@unina.it)  
Valerio Viviani (vviviani@unitus.it)

I libri per recensione debbono essere indirizzati alla redazione  
c/o Prof.ssa Michela Landi  
Università di Firenze-Dipartimento di Lettere e Filosofia (DILEF)  
Via della Pergola, 58-60 50121 Firenze

---

© Copyright by Pacini Editore - Pisa (Italia)  
via Gherardesca - Ospedaletto PISA

Stampato in Italia - Printed in Italy - Imprimé en Italie - Luglio 2023

---

Direttore responsabile Francesca Petrucci  
Reg. Stampa Trib. di Firenze N. 216 del 15-5-1950

## SOMMARIO

### SAGGI

- CHIARA ROLLI, *Byron's Juvenile Masks: The Episode of Nisus and Euryalus* 121
- IRENE MONTORI, *Riscrivere il mondo (antico) immaginando realtà alternative: 'Lavinia' di Ursula K. Le Guin* 137
- FRANCESCA FISTETTI, *Adso e la disperazione della filosofia. Dinamiche del desiderio ne 'Il nome della rosa'* 159
- BENEDETTA DE BONIS, *"Je pense que je suis né à Londres un jour de janvier 1994". Corpo e mancanza nelle novelle e nei romanzi di Jean-Pierre Orban* 185

### DISCUSSIONI

- ANNE-CHRISTINE FAITROP-PORTA, *La course de René Bazin* 201
- VALÉRIE T. BRAVACCIO, *Breve sguardo sulla poesia di Jean-Charles Vegliante in Italia* 213

### RECENSIONI

- Fiction e non fiction. Storia, teorie e forme* (DAVID MATTEINI) 217
- Claudia Jacobi, *Mythopoétiques dantesques, une étude intermédiaire sur la France, L'Espagne et l'Italie (1766-1897)* (SARA SVOLACCHIA) 222

### ABSTRACTS

227



## DISCUSSIONI

### LA CORSE DE RENÉ BAZIN

Partant de Marseille, en avril 1908, et de Livourne, en octobre 1909, René Bazin visite la Corse, d'Ajaccio à Vizzavona, Corte, Bastia, et le Cap Corse, puis de Bastia à Calacuccia, Aitone, Porto, les calanques de Piana, Cargèse, Ajaccio, Sartène et Bonifacio, et ses souvenirs de ces deux voyages sont publiés dans un quotidien et dans une revue à Paris, puis dans le recueil *Nord-Sud*, en 1913, et dans une courte allocution reprise dans un *Agenda*, en 1911<sup>1</sup>. Les carnets qu'il rédige pour ces visites de la Corse, comme pour ses nombreux autres voyages, présentent un réel intérêt, des notations inédites sur certains aspects de la vie dans l'île aux dessins sur les sites et sur les paysages qu'il admire<sup>2</sup>. Lorsqu'il arrive en Corse, l'écrivain, élu à l'Académie française, en 1903, a déjà accompli bien des voyages, notamment en Italie, en Espagne et au Portugal, à Malte et à Tunis, et il a publié trois recueils sur l'Italie, de 1890 à 1894, et un sur l'Espagne et sur le Portugal, en 1895<sup>3</sup>. Il n'hésite pas à démentir les légendes et à dénoncer âprement la misère, car sa vocation de romancier du monde rural, qui se déploie dans *La Terre qui meurt* de 1899 ou dans *Le Blé qui lève* de 1907, guide son attention vers la réalité des pays qu'il visite<sup>4</sup>.

Lorsque René Bazin arrive en Corse, de prime abord s'imposent ses souvenirs d'Italie et il cherche aussitôt à déterminer la part italienne et la part française dans l'île. Des villes et des villages il discerne les traits distinctifs et des hommes il observe, en romancier, les coutumes et les traditions, les chants et les fêtes, pour découvrir le caractère profond. Les paysages lui parlent et c'est avec un œil de peintre qu'il interprète la mer, les monts et les forêts, pour atteindre au cœur de l'île. Dans son carnet de voyage de 1908, on lit: "Faire sa provision de vérité" et c'est la mission que se fixe ce romancier voyageur<sup>5</sup>.

L'arrivée en Corse, dont Bazin avoue: "J'en rêvais", s'ouvre sur le climat privilégié de cette Cythère amarrée à l'hexagone, semblable à une tortue ou à un ovale en pointe<sup>6</sup>. Cependant la première voix qui s'élève, depuis le quai d'Ajaccio, constatant justement que "*la mattinata è bella*", est italienne, ainsi se dessinent immédiatement les deux pôles et Bazin écrit: "[...] toute l'Italie était venue à l'appel"<sup>7</sup>. Lui reviennent alors en mémoire ports et marines, plages et palmiers, golfes et campagnes qui l'interrogent: "– Me reconnais-tu? – Moi je ne voulais pas avouer"; et ce

sont encore Gênes, Venise, Florence, Naples et la Sicile qu'il retrouve dans les propos virils et dans la grâce féminine<sup>8</sup>. Des villes corses c'est Bastia qui semble la plus italienne, ainsi que Bonifacio, encore que les Corses marquent quelque défiance à l'égard des Lucquois et des Génois<sup>9</sup>.

Pour éclairer la part de la France, l'écrivain visite à Ajaccio, dont un quai, une rue, une avenue et une grotte portent le nom de Napoléon, tant la ville est "marquée au chiffre impérial", la "Casa Bonaparte" et le Musée napoléonien<sup>10</sup>. Plus que les souvenirs de l'empereur, c'est le paysage même qui suggère une mutation et ses forêts trop souvent ravagées par des incendies volontaires qui indignent Bazin<sup>11</sup>. C'est encore la destruction de la nature que causent les usines d'acide gallique, près de Biguglia, à Folelli et à Barchetta, deux françaises et une allemande, qui anéantissent "l'ombre et la beauté" et dont l'"œuvre de mort" ravage les forêts et "dévaste une contrée"<sup>12</sup>. La souffrance du romancier décrivant la couleur, l'écorce et les fibres du bois abattu se fait presque tangible, et lorsqu'il se laisse aller à écrire, sur un ton qui lui est étranger: "Je les déteste", il prononce une condamnation sans appel de la plus vile des exploitations<sup>13</sup>.

L'île, pourtant, ne manque pas d'énergie industrielle, comme en témoignent les "prodiges" accomplis aux alentours de Nonza, pour la culture des cédrats, et le caractère actif de Bastia qui cherche en vain des "inventeurs de richesse", mais ne trouve que "des fonctionnaires et des politiciens"<sup>14</sup>. Or, si on laisse détruire les forêts et pourrir les fruits, on témoigne d'une dangereuse générosité: "La Corse est une île à laquelle on distribue des épithètes et des places" écrit Bazin dans *Nord-Sud*, et cette distribution de places dans l'administration n'a rien de bénéfique: "[...] la provende divise les hommes, elle diminue leur fierté, elle les dissémine à travers le continent", constat d'échec aussi accablant que concis<sup>15</sup>.

Cependant, les Corses restent fidèles à leurs villes et à leurs villages, qui fascinent l'écrivain: "Dès qu'elle a un passé, une ville est pleine de mystère", cherchent à retenir le voyageur: "Restez! Pourquoi si vite?", et se prêtent à des descriptions extrêmement pittoresques: Ajaccio, "toute petite et toute blanche" au cœur de son golfe, est "l'un des plus beaux miroirs à montagnes qu'il y ait par le monde"; Corte, de l'espèce des "villes coniques à citadelle", nantie d'une place minuscule, "forum où fut parlée, discutée, acclamée, combattue, toute l'histoire de la cité"; Bastia, vive, active, commerçant avec l'Italie, "capitale évidente et consciente"; Saint-Florent pénétrant dans la mer, Cargèse grecque par son décor et en vertu d'une colonie venue s'y établir, Sartène et son "air de ville féodale" et Bonifacio qui mérite cette exclamation: "[...] celui

qui a vu Bonifacio a vu une merveille”, perdue entre la roche et l’eau, pétrie par les rayons<sup>16</sup>.

Dans ces villes et dans ces villages à ruelles comme Rogliano ou Nonza, offrant leurs places à la discussion et au repos, évolue une population dont les racines sont grecques et latines, révélant ses origines antiques car “Le don de repartie est commun parmi les Corses” qui, austères mais passionnés, restent “fidèles à l’*agora* et au *forum*”<sup>17</sup>. Rien ne se dit, rien ne se fait qui ne manifeste l’énergie intérieure des Corses: “[...] ils sont la passion même, en toute chose”<sup>18</sup>. Des concilia-bules masculins des rues et des places sont exclues les femmes qui, en revanche, participent aux fêtes religieuses et manifestent une “noblesse” que Bazin relève à deux reprises, dans son carnet de 1908, et une “grâce” qu’il souligne dans son livre<sup>19</sup>. Réunis dans les petites villes et dans les hameaux, laissant à l’abandon une campagne que la malaria rend, dans certaines régions, dangereuse, les Corses se suffisent de peu et ne dépensent que dans le champ politique leur courage et leur goût pour l’aventure, dédaignant un bien-être suspect et restant fidèles à leur île, ou mieux à “la très pauvre Corse”<sup>20</sup>.

La sève populaire que l’écrivain cherche dans chacun des pays qu’il visite, la découvrant à Naples, interprétée par les poètes, en Sicile, révélée par les charrettes et par les marionnettes, et en Calabre, par la tarentelle, s’offre en Corse dans les chants et dans les fêtes<sup>21</sup>. Les chanteurs ambulants parcourent l’île et propagent les berceuses, comme celle dont Bazin transcrit le texte, vibrant d’un amour maternel cosmique qui choisit le soleil pour parrain et la lune pour marraine, et les complaintes, telle celle du bandit Tramoni, enflammée et sanglante<sup>22</sup>. Dans le sud, survivent les *voceri*, chants funèbres des pleureuses, remontant aux traditions grecques<sup>23</sup>. Mais ce sont les “concerts improvisés” au cœur des villages, dans les rues, dans les estaminets ou dans les granges, qui suscitent l’admiration: “C’est une merveille” et Bazin de décrire “ces voix contenues, chaudes, justes, qui reprennent une mélodie qu’invente le chef de chœur”<sup>24</sup>.

C’est la participation du peuple à la fête qui, aux yeux de l’écrivain, en fait tout le prix. A Ajaccio, à Bastia et dans les villages, les jours de la Passion suscitent un vacarme des pieds et des mains, des traquets et des crécelles, des bâtons et des feuilles d’aloès, simulant la désolation succédant à la Crucifixion et portant le nom de flagellation de Judas, “*batta a Juda*”, et le plus poétique des instruments commémorant la mort suprême est bien la grande coquille dans laquelle, entre les pins de Vizzavona, soufflent les enfants<sup>25</sup>. Les processions qui se déroulent à Corte, pour la semaine sainte, la “*granitola*”, cortège qui s’enroule tel un

bigorneau, et le “*mortorio*”, l’enterrement, qui voit le Crucifié porté au tombeau, fêtes de foules et de lumières, font scintiller lampions, flambeaux et transparents, lampes et veilleuses, bougies et cierges, à chaque fenêtre, aux mains de chaque fidèle, dans la palpitation d’un unanime *credo*<sup>26</sup>. On allume sa bougie à celle d’un voisin, ainsi se propage la lumière qui, les faisant émerger de la pénombre, ressuscite la grâce des visages et des gestes, entre le noir vêtement des femmes et le blanc des pénitents, interversion des couleurs qui traduit le bouleversement du calvaire, en une sainte violence armant les femmes, “bougie au poing”<sup>27</sup>. La nature n’est pas absente, symbolisée par un semblant d’herbe, tandis que la Vierge *Addolorata*, vêtue à la mode de Corte et tenant prêt un mouchoir pour ses pleurs, relie le rite au présent et implique chacun dans le drame<sup>28</sup>. Enfin, dans l’obscurité et dans le silence, le Crucifié, les bras ouverts jusque dans la mort, éclaire la place de son auréole et au prêtre s’adressant au peuple répond un applaudissement “énergique”, symbole du caractère tout ensemble pieux et farouche de l’assemblée des fidèles<sup>29</sup>. Le samedi saint, reviennent les cloches, accompagnées de pétards et de feux d’artifice, de sorte qu’il n’est pas jusqu’à l’exultation de la Résurrection qui ne soit marquée par le crépitements<sup>30</sup>.

L’ironie, compagne de voyage de René Bazin, dont il use volontiers pour combattre les préjugés, le bagage le plus “incommode” dont on puisse s’encombrer, l’incite à démentir la survivance de la *vendetta*, dont pourtant son carnet de 1908 atteste la présence: “La *vendetta* fleurit toujours”, et l’existence de brigands, qu’il faudrait simuler pour le plaisir des ministres en visite dans l’île<sup>31</sup>. Le voyageur écrivain ébauche des romans, sur la place de Sartène, dans la montagne ou dans quelque domaine, que ce soit sur les bergers, sur les chasseurs ou sur les pêcheurs<sup>32</sup>. Comme dans ses itinéraires italiens, il cède au plaisir d’une scène de comédie, balançant ici entre le tragique et le désopilant, sur la rencontre inopinée, au tournant d’un éperon montagneux, d’une charrette et d’une automobile, véhicule d’une menaçante nouveauté qui, à la Scala di Santa Regina et près de Solenzara, suscite l’effroi des mulets et des familles<sup>33</sup>. Il n’empêche, l’écrivain lui-même, à la fin de son voyage, s’autorise une sorte d’aveu, déplorant que l’automobile ne laisse pas jouir des sites, trop rapidement entrevus<sup>34</sup>.

Ce sont, en effet, les paysages qui livrent à René Bazin l’âme des pays qu’il visite. Il est intéressant de comparer ces descriptions dans ses carnets de voyage et dans son livre, car elles témoignent de l’élaboration de l’écriture. Il est vrai que se trouvent, dans les carnets, quelques traits comme “l’admirable” plaine de Francardo: “[...] des monts lointains portent les nuages ; toute la coupe est pleine de collines vertes”, ainsi que

des notations imagées comme les “longues griffes plates des cailloux qui s’avancent”, ou délicates: “[...] bleu des barrières, bleu des eaux, bleu du ciel. Et l’oiseau plus léger dans ce ciel divin”, ou encore ce “ton rose bleu qui me rappelle les plus belles visions d’Orient”<sup>35</sup>. Cependant il est plus fréquent qu’une simple note, telle la “dentelle mauve”, en passant dans la version publiée, se transforme: “[...] cette longue dentelure mauve, c’est la Sardaigne”, ou que les monts hâtivement brossés: “[...] hauts et rudes. J’aime. Presque pas d’arbres. Les lignes dominant” se muent par la grâce de l’anaphore en vision superbe: “Pas un arbre sur ce plateau incliné que dore le soleil couchant, pas une maison, pas une ruine, pas une ombre qui souligne un relief”<sup>36</sup>.

La Corse, montagne sur la mer, est la source de superbes descriptions où s’affrontent les eaux, la roche et la forêt, sous une lumière unique. Présence constante, la mer toujours veille de son “regard vivant”<sup>37</sup>. Loin d’être perpétuellement radieuse, elle peut paraître “terne et muette”, “violette” sous d’épais nuages, “fouaillée et charruée par la bourrasque” ou redoutable, ainsi vers le nord: “Elle a déraciné, desséché, anémié le maquis”, tandis qu’à Bonifacio, de “longues traînées lilas ou argent” trahissent seules les courants du “terrible détroit”, car elle est “inquiétante même au calme”<sup>38</sup>. Mais elle peut aussi se muer en “nappe d’argent clair” ou en “longue lumière bleue” et, resplendissante, elle “rit”<sup>39</sup>. Entre la mer et l’île s’instaure une harmonie, entre l’écume et les cailloux “éclatants”, et il arrive qu’un chaînon semble “un navire échoué”, que les feuillages “prennent le mouvement et le reflet” des ondes et que les précipices se revêtent d’une “couleur d’océan vert”<sup>40</sup>. C’est sur cette mer “moutonnante” ou “sautante” que commence et que se termine la visite de l’île, une mer “où il n’y a point de voiles”, comme si les vents les en avaient chassées<sup>41</sup>.

Car se déchaînent le *marino* et le *libeccio*, entravant l’avancée des chevaux, faisant disparaître Bastia sous la poussière, chassant les nuages “désordonnés, espacés et fuyants”, rendant violettes les ombres, érodant, creusant et perçant les roches, s’élevant des gouffres<sup>42</sup>. Cette fois, c’est dans le carnet de voyage de 1908 qu’on lit cette magistrale évocation: “Le *libeccio*, qui s’appelle ailleurs mistral, est un superbe sculpteur de nuages; il les roule, il les allonge, il les tire sur la mer, les bords polis, le dessous couleur de toutes les nacres grises et mauves, et le dessus, l’ourlet, jusqu’au bout du fuseau, d’un lait étincelant”, tandis que dans *Nord-Sud*, c’est un chiasme dont use Bazin: “La clarté était vive, et vif aussi le vent”<sup>43</sup>. Les villages “appartiennent au soleil et au vent” et sur les terres voyagent “la lumière, le vent, les hommes”, car en Corse, la campagne vit de “l’âme du vent”<sup>44</sup>.

A la mer et aux vents s'oppose la roche, car les monts de la Corse "se lèvent de la mer", faisant rêver l'écrivain, avant même qu'il les connaisse, et ils multiplient "l'imprévu de ses lignes d'horizon, qui sont toujours à double ou triple rang", au point que l'île est "toute soulevée, toute en collines et en montagnes"<sup>45</sup>. Au sud, les vallées s'abaissent, s'enfuient, se partagent, se relèvent, "sans perdre, même un peu, la finesse de leurs lignes" et au nord, "divergentes, écrasées, taillées dans le même bloc de rocher", elles sont "terriblement sauvages et nues"<sup>46</sup>. Annoncées par les Sanguinaires, "soulevées en pointes, ardentes, agiles, flambantes", les montagnes vues d'Ajaccio, "violette au bord de l'eau, mauves et neigeuses au bord du ciel" sont suivies des "éperons superbes" du Cap Corse, des aiguilles des monts du Golo, du ravin glacé de la Scala di Santa Regina, des précipices près du col de Vergio, des "murailles" de la Spelunca, des "roches de porphyre" du golfe de Porto et de sa "ceinture de pourpre vineuse au ras de la mer"<sup>47</sup>. Dans les calanques de Piana, "paysage de falaises et d'aiguilles", les rochers, "blocs aigus", sont "écrêtés, forés, rongés, aiguisés, taillés à facettes", de la couleur de "vieux rayons de cire, avec de grandes coulures orangées", tandis que brune est "cette pierraille audacieuse, pyramides, dolmens, obélisques"<sup>48</sup>. Il faut attendre pour voir d'un abîme "magnifique" s'élever les falaises qui "dessinent des enceintes, des bastions, des citadelles", de ce rouge rêvé du voyageur, qui pare le "désert de porphyre"<sup>49</sup>. Arborant le Lion de Roccapina pour fleuron, les "hautes roches, forées, sculptées" introduisent à "la pointe de silex" de l'île, toute pareille à des flèches, "mêmes nervures inégales, mêmes cuves [...], mêmes bords déchirés"<sup>50</sup>. Partout présente, la pierre affleure des herbes, tavelée de brun et de blanc, "comme le ventre des cailles", unissant ainsi le ciel et la terre<sup>51</sup>. C'est à Bonifacio que la roche et l'eau se livrent le combat le plus serré et des deux l'homme triomphe<sup>52</sup>.

Sur ces montagnes acérées, dont les éperons "entament" la mer, déferle la "marée verte" des bois, car en Corse, "la forêt règne"<sup>53</sup>. Plus encore que la forêt de Vizzavona, où une chapelle faite de branches et de bois a la mousse pour prie-Dieu et pour orgue le vent, ou que celle d'Aitone, c'est le massif méridional, montant au col de Bavella qui, par son ampleur, s'impose aux regards<sup>54</sup>. Parée de reflets "purpurins", blonds ou argentés, "qui galopent et qui plongent, quand le vent retrousse les aiguilles", car "la couleur ne meurt pas dans les forêts", ornée de "la magnificence des colonnades" de ses fûts, "veinés comme des agates", la forêt dresse ses "Portes resplendissantes"<sup>55</sup>. Hêtres, chênes, ormes, frênes, châtaigniers, la peuplent, mais un arbre lui appartient en propre, le pin laricio pouvant atteindre trente mètres, élancé, "ajouré, décidé,

[...] fin chanteur dans le vent”, dont l’ombre même est “lumineuse”, montant à l’assaut des montagnes les plus dénudées, sur lesquelles il plante victorieusement son “panache” et, “meilleur que les hommes”, il parvient à une maturité “tout en cime”<sup>56</sup>. René Bazin, dont les romans évoquent fréquemment la beauté émouvante et puissante des arbres, confie au carnet de son voyage en Corse, en 1909, cet aveu: “Que je comprends la vocation de forestier!”, et dans les plis de ce même carnet, se lit cette méditation sur un châtaignier: “[...] et sa dernière branche est dans le ciel lavé où courent des nuées. Ainsi de nos vies, une branche dans la lumière. C’est déjà beaucoup”<sup>57</sup>.

Cependant, sur les pentes, dans les vallées, il est une forme de végétation qui reflète l’île en une sorte de préfiguration de la mise en abyme gidiennne, c’est le maquis. Dès la sortie d’Ajaccio, Bazin descend de voiture pour “le toucher, le respirer” et il cherche à le définir, en énumérant les arbustes qui composent “ce bois épais, moutonneux” et en y découvrant “un monde de fleurs”<sup>58</sup>. C’est le luxe de cette terre assoiffée sur laquelle poussent des “herbes de misère”, une végétation couleur de “la roche qui la tue”, des “tiges qui vivent avec un air mourant” et des fruits nourris “d’un peu de poussière et de beaucoup de soleil”<sup>59</sup>. Le maquis de Rogliano est “admirable” et souffle “le parfum de ses écorces et de ses fleurs” sur les maisons blanches, celui de Porto est si épais que seules sont visibles les têtes des arbustes tendues dans leur quête d’air et de lumière<sup>60</sup>. La moitié des montagnes de l’île en est recouverte, cependant le maquis ne domine pas, il épouse, “c’est la végétation naturelle de la terre inculte, son vêtement souple et parfumé”<sup>61</sup>. Il est fait d’oliviers sauvages, de myrtes, de chênes verts, d’arbousiers, de lentisques, de genévriers, de lauriers, de romarins et de bruyères, “enchevêtrés, serrés, luttant pour amener chacun à la lumière, son balai, sa gerbe ou sa tête ronde”<sup>62</sup>. Ces arbustes d’un “vert marin”, gardant leur or “secret”, servent de “raquette au soleil” et protègent églantines, phillyrea, lavandes, asphodèles, genêts, jacinthes, campanules, cyclamens, orchidées, sauge et thym, au parfum de résine et de miel, “une folie de fleurs maîtresses de l’espace”<sup>63</sup>. Le maquis est une “masse” où “tout a des griffes” et il exige l’humilité car on ne peut y pénétrer que courbé<sup>64</sup>. Et René Bazin d’avouer que, plusieurs fois, il s’y est aventuré “pour surprendre son silence et sa vie”<sup>65</sup>. En rampant, il y a découvert une sorte de “caverne verte” où l’on sent la fraîcheur, où est suspendue une “brume fine”, où règne un silence “prodigieux”, où l’on respire une “vague d’encens” et où il ne pleut que de “menues étoiles de jour”<sup>66</sup>.

C’est en sortant de ce giron qu’on retrouve la lumière, porteuse de spiritualité, si chère à René Bazin dans les pays qu’il traverse, et dont

en Corse, il évoque continuellement la beauté, dans la forêt où elle est tissée de “rayons d’argent”, dans les ruelles de Corte dont elle trace le dessin, dans la Spelunca où le soleil “glisse en tentures de pourpre”, près de Bavella où les ravins mêmes en sont échauffés, jusqu’au triomphe de Bonifacio que la roche “crible de rayons” et que la mer “assaille” elle aussi, tant que la ville est “saturée” de luminosité<sup>67</sup>. À cette lumière la Corse confère une qualité spécifique, elle la rend “ardente” et “parfaite” et lui insuffle la passion qui lui est propre, incitant l’écrivain, à propos du nom donné par les bergers à la limpidité des petits matins, “*una mattinata latina*”, à évoquer tout naturellement Racine, et dans la mémoire du voyageur, ne cesse de luire cette “atmosphère dorée”<sup>68</sup>.

À la lumière la Corse ajoute ses parfums, “souffle tiède”, “odeur fraîche et puissante”, au point que la route d’Ajaccio à Sartène est “tout maquis et tout parfum” et que l’île entière est reconnaissable, comme Napoléon aime à s’en souvenir dans son exil, à ses senteurs véritablement uniques<sup>69</sup>. À son carnet de 1909 René Bazin confie: “Ce parfum n’est pas un souffle ; il est une atmosphère, un bain où tout est plongé, une marée en mouvement”<sup>70</sup>. L’air même, neuf et “exquis”, possède un don extraordinaire, il “porte celui qui marche”<sup>71</sup>. Au cœur de cette atmosphère unique, les bruits de la mer, des torrents, des pins, des cigales créent un “orchestre”, cependant, des forêts corses continue à vibrer, dans la mémoire du voyageur, “l’extrême douceur de leur extrême silence”<sup>72</sup>. Les couleurs des maisons, roses, mauves, vertes, “paille d’avoine, d’orge ou de froment”, aux fenêtres “bleu cru”, surmontées de “la braise des tuiles”, traduisent les sens, les sentiments, les passions, comme les femmes vêtues de noir qui, dans la montagne, portent des cruches vertes ou jaunes<sup>73</sup>.

La beauté de l’île est faite de ces éléments immatériels et si elle offre “l’émotion rare [...] des grands paysages du monde”, comme Bazin l’a écrit, dès l’arrivée à Ajaccio, son charme, dans la suite du voyage, se révèle aussi diffus que puissant, et comme inspiré par un ordre supérieur: “La Corse n’est si belle que pour être vue” déclare-t-il, en 1911<sup>74</sup>. La pauvreté, qui paraît voulue, d’une région dont les châteaux mêmes ne dominant que vallons et forêts, “domaine immense de leurs yeux”, a su préserver ses vallées “infiniment précieuses” et libres de tout lien, ainsi ses paysages où la main de l’homme n’a ni construit ni ravagé, sont-ils restés intacts<sup>75</sup>. Une telle innocence suscite l’admiration: “O Corse, tu es encore jeune, et je t’aime pour cette jeunesse!” écrit Bazin en un élan qui lui est peu coutumier et semble, ici, irréprensible<sup>76</sup>. L’île éveille le sentiment d’enfance, cette “heure jeune” où les paysages “font partie de notre âme”<sup>77</sup>. Cet “attrait puissant” qui contraint ses émigrés à revenir

à leurs montagnes, tels ces marins et ces marchands inéluctablement attachés au Cap Corse, s'exerce sur ses visiteurs et l'écrivain d'avouer: "[...] je l'aime tendrement"<sup>78</sup>.

Le voyage en Corse est pour Bazin et pour ses lecteurs une enquête sur l'influence italienne dans une région devenue française, mais restée, comme la Sicile, une île souveraine. C'est aussi une découverte de villes et de villages semblables à des miroirs, à des cônes ou à des tentacules, ainsi que des racines antiques de ceux qui les habitent, de la fierté passionnée dont témoignent leurs chants et leurs fêtes. Dans les paysages se trahissent l'échange perpétuel qui rend "bleues" les montagnes et "vert marin" les feuillages, entre la mer et la terre, qui s'affrontent et s'unissent, l'âpreté de la roche dans les monts tout en éperons et en arêtes, l'ampleur des forêts et la profondeur du maquis, secrète luxuriance de cette terre pauvre<sup>79</sup>. La montagne et la forêt sont l'architecture de la Corse, leurs couleurs, sa peinture, les arbustes, sa sculpture, le maquis, sa poésie.

L'écrivain découvre l'île des contrastes entre la roche et l'eau, le dépouillement et la splendeur, l'innocence et la passion. Sensible aux hommes et à la nature au point d'exprimer en un pénétrant oxymoron la "sauvagerie tempérée" de ces forêts et de capter le regard "vert et fugace" de ces torrents, René Bazin fait partager à ses lecteurs la "joie" de cette lumière radieuse, de ces parfums uniques, de cet air limpide et ce sentiment d'innocence, cet amour viscéral des Corses pour leur île, dont sont touchés ses visiteurs, cette sensation que "quelque chose d'heureux sort de toute la campagne", ce dont le romancier de la terre avoue que "ne s'éteindra plus" le souvenir, en un mot, le bonheur<sup>80</sup>.

ANNE-CHRISTINE FAITROP-PORTA  
*annechristinefaitrop@gmail.com*

<sup>1</sup> René Bazin, *Promenades en Corse*, in *Nord-Sud*, Paris, Calmann-Lévy, 1913, pp. 149-247. Sur ces voyages et sur la réception en Corse des souvenirs de Bazin, cfr. l'article détaillé de François Comte, *René Bazin, un classique de la littérature sur la Corse*, in "Études corses", Bastia, 79 (décembre 2017), pp. 141-166. "Le Gaulois" publie, en juillet-septembre 1908 et en avril-août 1910, les deux voyages de Bazin en Corse; "L'illustration" consacre un numéro au chapitre de conclusion, en décembre 1910, et *Nord-Sud* est réédité par Mame, illustré, en 1913 ; cfr. une récente réédition, R. Bazin, *Promenades en Corse*, Ajaccio, Acquansù, 2011. Cfr. R. Bazin, "La Corse", *Agenda PLM 1912. Chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée*, Paris, Barreau, [1911], pp. 15-16, reproduit dans R. Bazin, *Promenades en Corse*, 2011, pp. 125-127. Le volumineux recueil de Michel Vergé-Franceschi, *Le Voyage en Corse. Anthologie de voyageurs de l'antiquité à nos jours*, Robert Laffont, Coll. Bouquins, 2009, relève l'attachement de René Bazin à "la terre ancestrale", p. 1197, et cite vingt-sept extraits groupés par thèmes, pp. 153, 195, 202, 249, 254, 264, 270, 288, 292, 303, 418, 429, 598, 615, 626, 667, 706, 749, 770, 869, 914, 941, 960, 985, 992, 1007, 1060.

<sup>2</sup> Cfr. Archives René Bazin, Archives départementales de Maine-et-Loire, Angers, 11 J 43, carnet "Corse 1908", 11981-11984, pour le voyage de 1908, carnet "Italie et Corse 1909", 11985, pour le voyage de 1909. Dans les deux carnets, seules les pages impaires sont numérotées. Que soient ici remerciées les Archives départementales de Maine-et-Loire, en particulier Elisabeth Verry et Lydia Dosso. Dans la suite des notes, les carnets seront ainsi désignés: carnets 1908 ou 1909, ADML, 11981-84 ou 11985, pour les deux voyages en Corse.

<sup>3</sup> Cfr. R. Bazin, *A l'aventure. Croquis italiens*, Paris, Calmann Lévy, 1891; *Sicile. Croquis italiens*, Paris, Calmann Lévy, 1892; *Les Italiens d'aujourd'hui*, Paris, Calmann Lévy, 1894. Sur les voyages de l'écrivain en Italie, cfr. A.C. Faitrop-Porta, *René Bazin en Italie*, in *René Bazin, un écrivain à [re]découvrir*, Angers, Ed. Saint-Léger, 2017, pp. 243-255 ; *Le Regard d'un écrivain sur l'Italie*, Actes du Colloque international *René Bazin et l'Italie* (Firenze, Institut français, 15 mai 2017), Paris, Les Cahiers de René Bazin, 2019. Cfr. aussi R. Bazin, *Sicilia e Italia del sud*, a cura di A. C. Faitrop-Porta, Università di Catania e Caltanissetta, Ed. Lussografica, 2019.

<sup>4</sup> Cfr. R. Bazin, *Les Italiens d'aujourd'hui*, pp. 209-215, 295, sur les tâcherons dans la Campagne romaine et en Calabre.

<sup>5</sup> R. Bazin, carnet 1908, ADML, 11981-84, p. 18.

<sup>6</sup> R. Bazin, *La Corse*, in *Agenda PLM 1912*, in *Promenades en Corse*, 2011, pp. 125, 126, dans la suite des notes, ce texte sera ainsi désigné: *Agenda PLM 1912*, [2011]. Cfr. R. Bazin, *Nord-Sud*, pp. 149, 184.

<sup>7</sup> *Ibidem*, pp. 150, 151.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 151, cfr. pp. 153, 155, 159, 174-175.

<sup>9</sup> Cfr. *ibidem*, pp. 180, 181, 183, 225-226.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 155.

<sup>11</sup> Cfr. *ibidem*, pp. 168, 182, 219-220.

<sup>12</sup> *Ibidem*, pp. 195, 196.

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 196.

<sup>14</sup> *Ibidem*, pp. 179-180, 188.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 230.

<sup>16</sup> *Ibidem*, pp. 161, 173, 179, 223, 241; cfr. pp. 172, 191-192, 193-194, 205, 212-216, 229, 242, 243.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 213.

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 224.

<sup>19</sup> *Ibidem*, pp. 174-175, 177-178 ; R. Bazin, carnet 1908, ADML, 11981-84, pp. 22, 23-24.

<sup>20</sup> R. Bazin, *Nord-Sud*, p. 231 ; sur la malaria, cfr. p. 195.

<sup>21</sup> Sur Naples, sur la Sicile et sur la Calabre, cfr. R. Bazin, *Sicilia e Italia del sud*, pp. 110-115, 188-190, 205-209.

<sup>22</sup> Cfr. R. Bazin, *Nord-Sud*, pp. 189-191, 224.

<sup>23</sup> Cfr. *ibidem*, pp. 190, 224.

<sup>24</sup> *Ibidem*, p. 191.

<sup>25</sup> *Ibidem*, p. 163, cf. p. 164.

<sup>26</sup> *Ibidem*, pp. 171, 174, aujourd'hui, "a granitula" et fête du "Christ Roi".

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 175, cfr. pp. 173-177.

- <sup>28</sup> Cfr. *ibidem*, p. 176.
- <sup>29</sup> *Ibidem*, p. 177.
- <sup>30</sup> Cfr. *ibidem*, p. 178.
- <sup>31</sup> R. Bazin, *Introduction au voyage d'Italie*, in *L'Italie*, Paris, Larousse, 1897, p. 6; sur la *vendetta*, R. Bazin, carnet 1908, ADML, 11981-84, p. 6, et l'écrivain en cite un exemple; cfr. R. Bazin, *Nord-Sud*, pp. 167-168, 202.
- <sup>32</sup> Cfr. *ibidem*, pp. 224, 225, 227.
- <sup>33</sup> Cfr. *ibidem*, p. 194, 197-198, 238-240.
- <sup>34</sup> Cfr. *ibidem*, p. 245.
- <sup>35</sup> R. Bazin, carnet 1908, ADML, 11981-84, pp. 26-27, 44, 45; carnet 1909, ADML, 11985, p. 92; cfr. aussi carnet 1908, p. 46: "Biguglia dort, toujours plus pâle que la mer".
- <sup>36</sup> R. Bazin, carnet 1909, ADML, 11985, p. 92, et *Nord-Sud*, p. 228.
- <sup>37</sup> *Ibidem*, p. 206, cfr. p. 222.
- <sup>38</sup> *Ibidem*, pp. 150, 182, 187, 194, 206, 228, 242, cfr. pp. 149, 222.
- <sup>39</sup> *Ibidem*, pp. 161, 222, cfr. p. 212.
- <sup>40</sup> *Ibidem*, pp. 204, 235, 238, 245.
- <sup>41</sup> R. Bazin, carnet 1908, ADML, 11981-84, pp. 31, 34 ; *Nord-Sud*, p. 247.
- <sup>42</sup> *Ibidem*, p. 199, cfr. pp. 181, 187, 194, 211.
- <sup>43</sup> R. Bazin, carnet 1908, ADML, 11981-84, p. 32, et ces nuages "rangés en bataille" forment "une forteresse en dérive lente" ; *Nord-Sud*, p. 150. Sur les nuages, cfr. *ibidem*, p. 165: "[...] des nuages qui viennent par la trouée du col, tordus, tout blancs au-dessus des pins noirs, et tâtant la montagne avec leurs bords de ouate".
- <sup>44</sup> *Ibidem*, pp. 154, 246, 247.
- <sup>45</sup> R. Bazin, *Agenda PLM 1912*, [2011], p. 126; *Nord-Sud*, p. 161.
- <sup>46</sup> *Ibidem*, pp. 240, 246.
- <sup>47</sup> *Ibidem*, pp. 149, 154-155, 181, 197, 204, 205, 207.
- <sup>48</sup> *Ibidem*, pp. 209-210.
- <sup>49</sup> *Ibidem*, pp. 210-211.
- <sup>50</sup> *Ibidem*, pp. 227-228.
- <sup>51</sup> *Ibidem*, pp. 211-212.
- <sup>52</sup> Cfr. *ibidem*, pp. 228-229, 241-242.
- <sup>53</sup> *Ibidem*, pp. 165, 212, 237.
- <sup>54</sup> Cfr. *ibidem*, pp. 165-170, 204-205, 237-238.
- <sup>55</sup> *Ibidem*, pp. 167, 204, 205.
- <sup>56</sup> *Ibidem*, pp. 204, 237, 238.
- <sup>57</sup> R. Bazin, carnet 1909, ADML, 11985, pp. 71, 77.
- <sup>58</sup> R. Bazin, *Nord-Sud*, pp. 159, 160.
- <sup>59</sup> *Ibidem*, pp. 212, 242 ; cfr. p. 170, "végétation broussailleuse, crépelée, aromatique et tenace".
- <sup>60</sup> *Ibidem*, pp. 185, 246, cfr. p. 208.
- <sup>61</sup> *Ibidem*, p. 232, cfr. p. 219.
- <sup>62</sup> *Ibidem*, p. 233, cfr. p. 159.
- <sup>63</sup> *Ibidem*, pp. 219, 234, cfr. p. 160.
- <sup>64</sup> *Ibidem*, p. 234.
- <sup>65</sup> *Ibidem*, p. 235.
- <sup>66</sup> *Ibidem*, pp. 235, 236.
- <sup>67</sup> *Ibidem*, pp. 170, 173, 205, 242, 243; cfr. pp. 188, 228-229, 238.
- <sup>68</sup> *Ibidem*, pp. 236, 240, cfr. p. 232; R. Bazin, *Agenda PLM 1912*, [2011], p. 126.
- <sup>69</sup> R. Bazin, *Nord-Sud*, pp. 170, 209, 217 ; cfr. pp. 233, 234, sur les parfums de résine et de miel.
- <sup>70</sup> R. Bazin, carnet 1909, ADML, 11985, p. 106.
- <sup>71</sup> R. Bazin, *Nord-Sud*, pp. 153, 161.
- <sup>72</sup> R. Bazin, carnet 1908, ADML, 11981-84, p. 21; *Agenda PLM 1912*, [2011], p. 126.
- <sup>73</sup> R. Bazin, *Nord-Sud*, p. 151; carnet 1908, ADML, 11981-84, p. 32; carnet 1909, ADML, 11985, p. 93.
- <sup>74</sup> R. Bazin, *Nord-Sud*, p. 154, cfr. p. 232; *Agenda PLM 1912*, [2011], p. 127.
- <sup>75</sup> R. Bazin, *Nord-Sud*, pp. 218, 225, cfr. pp. 161, 203, 219, 231.
- <sup>76</sup> *Ibidem*, p. 184.

<sup>77</sup> *Ibidem*, p. 231.

<sup>78</sup> *Ibidem*, et cfr. pp. 186, 246-247; *Agenda PLM 1912*, [2011], p. 126.

<sup>79</sup> R. Bazin, *Nord-Sud*, p. 219.

<sup>80</sup> R. Bazin, *Agenda PLM 1912*, [2011], p. 126; *Nord-Sud*, pp. 162, 197, 205, 219, cfr. p. 207.